

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BESSON

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 253-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

A peine habitués aux heures de pluie et de classe, aux feuilles d'automne et d'exams, aux tranches de devoir et de pain, déjà nous songions au retour prochain « dans nos foyers respectifs », comme on dit au service militaire. La neige avait blanchi les hauteurs, l'air devenait plus frais, les arbres s'étaient dépouillés de leur parure, comme on dit dans les devoirs de français. En un mot, tout annonçait la Toussaint qui, malgré le chroniqueur précédent, ne semble pas encore englober tous nos professeurs. La preuve, c'est qu'on nous envoie à la maison pour ce jour-là.

Tout le long de la semaine précédente, « Carrousel » avait égrené dans tout le collège les notes joyeuses du futur congé avec un luxe de précisions qu'il ne pouvait tenir que de l'oncle-chanoine, qui tape les vacances à la machine. L'effervescence gagnait tout le monde, jusqu'à la Grande Allée, où les étudiants regardaient en ruminant (heureusement que le participe présent reste invariable !) passer le train. « Demain, nous serons de l'autre côté de la vitre... », pensaient les uns tandis que les pessimistes ajoutaient sombrement : « Et dans quatre jours, de ce côté ».

Les gens heureux n'ont pas d'histoire : rien à signaler donc sur ces quelques jours de répit à la maison, sauf peut-être un tout petit détail : quelques professeurs jugèrent bon de confirmer sur papier timbré les renseignements que les élèves devaient donner à leurs parents sur leur studieuse activité au collège. La confrontation des sources orales et écrites s'avéra du plus haut intérêt, les unes corrigeant et complétant les autres. Et ce fut comme la répétition générale du bulletin de Noël.

Les pessimistes eurent le dernier mot : quatre jours plus tard il pleuvait et nous rentrions, les valises et le cœur serrés. Un seul riait ce soir-là — et pour cause — riait à ne plus pouvoir s'arrêter. Il le dut pourtant, au sommet de la première rampe, à la vue de M. le Directeur, qui, lui, ne riait pas : « Vous, vous avez fait un arrêt-buffet ? » — « Oui... M'sieur... le... » — « Je ne suis pas du tout content de vous. » Du coup, sa joie, elle aussi se mit à vaciller, et c'est tout songeur que la rampe le reprit. Après trois marches de réflexion, la chose lui parut moins grave, et à la cinquième, tout à fait drôle. Alors, il se remit à rire. Et les lumières du dortoir étaient depuis longtemps éteintes que l'on entendait encore rire Pétritch au lit...

Le lendemain, la vie du collège et les étudiants suivaient leurs cours, comme s'il n'y avait pas eu de congé. Tout au plus vit-on quelques déshydratés qui allaient boire obstinément, après les paroles de leur maître, de l'eau. Certains composèrent à leur usage personnel un calendrier où ils bifferaient tous les jours un petit chiffre, en attendant Noël.

Puis la neige se prit à tomber. C'était, vous vous en souvenez certainement, très poétique. Pourtant, le professeur de Rhétorique B ramena en classe les regards extasiés. La noirceur du tableau lui semblait éminemment plus suggestive que la candeur des flocons, et comme pour inoculer un peu de son goût à ses pauvres cobayes, il en fit un sujet de rédaction. Arthur des-Salamalecs-de-Laplace-de-l'Eglise se crut bien inspiré de traiter le motif à la Guillaume Apollinaire. Mal lui en prit : le professeur aimait encore moins le surréalisme que la neige. La chose ne fut pas sans jeter un certain froid, encore accru par la baisse de la température.

Au dortoir, certains méridionaux abordaient le lavabo avec manteaux, gants, écharpes. Bourguinet promit alors, d'après la formule d'un savant inconnu, du soleil en bouteille. Il faisait d'une pierre deux coups, car, désormais, il n'aurait plus besoin de lampe de poche pour piocher, si j'ose dire, son russe. Personne n'ignore, en effet, que notre camarade sierrois, après avoir épuisé les ressources linguistiques de la langue hébraïque, s'en prend maintenant aux dialectes slaves. Et si vous lui en demandez la raison, il vous répond dans un doux sourire : « Papaski recommandaska. » A propos d'A.S.C.A., nous n'en avons pas encore reçu les nouvelles cartes de membre actif ou passif, si bien connues de tous les clubs de Suisse. De ce retard, les mordus du football ont subi les funestes conséquences : n'ayant pu prouver leur noble identité, il leur fallut déboursier six sous de plus pour assister à un match. Loin de nous la pensée de jeter la pierre au vénérable directeur de cette association ; il se dévoue pour tant de si bonnes causes : il tient les planches du podium de la fanfare (en passe de devenir une harmonie), les planches du théâtre et celles de l'étude des Grands, dont il assume la sous-surveillance. C'est surtout en fonction de cette dernière tâche ingrate qu'on lui pardonne tout, car, si les quatre-vingts éléments de la section s'avisaient, comme certain tribun, de tenir des discours échevelés en pleine étude, sous prétexte d'exercer l'art de la rhétorique, plus personne ne voudrait entendre parler de surveillance.

Après la St-Charles, fête de M. Matt, la fanfare et le chant célébrèrent MM les chanoines René Gogniat et René Bérard. En l'honneur de leur surveillant principal, les Petits eurent une séance de cinéma. Le film était d'aventure, et les pirates aussi barbus qu'il se doit à tout bandit qui se respecte. Lors, Masson, d'un geste éloquent, passa sa belle main blanche sur ses belles joues roses, et, prenant contact avec la réalité douloureuse, s'écria : « Ça me fait penser que je dois me raser pour Noël. Comme c'est ennuyeux : j'aurais bien aimé attendre Pâques. »

Cette histoire de barbe nous en rappelle une autre, le petit chef-d'œuvre de Mozart : « Venerabilis barba capucinatorum », qui, à la Ste-Cécile, formait, pour ainsi dire, le plat de résistance du programme. Le professeur de littérature allemande, seul représentant de l'ordre exalté, se joignit courtoisement au groupe vocal pour en chanter les mérites à plusieurs voix. A part les châtaignes, on entendit encore plusieurs instruments à

vent. Il y eut un « Streichorchester » et un « Streichkäse », tous deux charmants à croquer. Tous les goûts y trouvèrent leur compte : on entendit même une marche autrement funèbre que celles de la fanfare et deux chanoines nostalgiques en allemand. Nous ne pouvons faire ici de la réclame, mais comment passer sous silence le nom de celui à qui la soirée dut le plus clair de son succès, de qui les profondes connaissances musicales sont si précieuses à la Maison, pour qui les pianos à queue s'accordent avec des clefs de patin, et qui, enfin, prête le gracieux concours de sa voix — de critique — au chœur-mixte du collège : nous avons nommé Pierre-André de 1^e Com.

La voix et les instruments étaient donc prêts à fêter le nouvel évêque de Sion et son aimable visite chez nous. Depuis longtemps on l'attendait et, le jour venu, les externes avaient pris avec eux, pour la cérémonie de réception, leurs serviettes d'étudiants : touchante manière de manifester l'amour de la classe... et la perspective peut-être d'un congé. On joua un air entraînant, on chanta le fameux Malbrough, on se donna des compliments et des conseils, et enfin on eut des vacances. Ou plutôt on les aura, car M. le recteur, en bon père qu'il est (quelle progéniture !), nous renverra dans nos foyers un jour plus tôt. Les élèves rejoignirent donc leurs bancs et rêvèrent de toutes leurs forces à ce lointain jour de liberté en fredonnant : « Il reviendra-z-à Noël, à Pâques, ou à la Trinité ! »

Quelques jours plus tard, Duvillard confiait délicieusement son âge aux vouîtes du corridor : « J'aurai mes quinze ans l'automne prochain-ai-ai-ne... » : c'était la S. André, qui télécopa cette année MM. Rappaz et Maillat (on ne déplore heureusement aucune perte de vie humaine). Physique, Philosophie et III^e Commerciale, l'âme du collège, célébrèrent leurs patron et patronne : sainte Catherine et saint Eloi, avec ou sans cravates rouges.

Fernand BESSON, rhét.

P. S. — Au moment où nous apportions notre papier au bureau des « Echos », nous surprîmes un rédacteur en train de compulsier d'anciens fascicules de la revue et nous lûmes par-dessus son épaule ce qui suit :

«... Il ne me reste plus qu'à vous parler de la grande et belle fête de l'Immaculée Conception, que les enfants de Marie fêtèrent avec un grand amour et une grande joie. A 10 h., Son Excellence célébra la grand-messe pontificale ; M. le chanoine Revaz prononça un magnifique sermon de circonstance. Le soir, à 6 h., eut lieu la cérémonie de renouvellement de la consécration des congréganistes à la Sainte Vierge. Les novices avaient dressé à Marie un autel de toute beauté, qui nous transporta au seuil du Paradis. Monsieur l'abbé Evêquoz, recteur du collège de Sion, nous engagea avec beaucoup de chaleur à suivre les traces de notre bonne Mère en nous montrant ses dignes enfants... »

Ceci se passait en 1939... et en 1952.